

# Alain de Benoist à cœur ouvert

Spectacle du Monde | Mai 2012 | François-Laurent Balssa

**Chef de file de la Nouvelle Droite, intellectuel hors norme et écrivain de premier plan, Alain de Benoist est aussi l'un des grands témoins de notre temps, dont il s'est efforcé de déchiffrer l'originalité. Manquait à son oeuvre pléthorique un autoportrait. C'est chose faite avec *Mémoire vive*, qui retrace, sous forme d'entretiens, un parcours loin des sentiers battus.**

L'univers, que d'autres appellent la bibliothèque », écrivait Jorge Luis Borges. A croire que le grand auteur sud-américain songeait déjà à Alain de Benoist, héros borgésien à la tête de l'une des plus vastes bibliothèques privées de France, quelque 200 000 volumes dans toutes les langues. Balzac voulait concurrencer l'état civil. Alain de Benoist, c'est le dépôt légal. Dans sa bibliomanie, il défie la Bibliothèque nationale. Saint Thomas d'Aquin disait craindre l'homme d'un seul livre. Peut-être faut-il craindre l'homme de tous les livres à la curiosité insatiable, ce démon qui habite l'homme et le pousse à élargir sans cesse les horizons du savoir. Plus ultra, toujours plus loin, comme la devise impériale de Charles Quint, plus loin que les colonnes d'Hercule, plus loin que Gibraltar.

Enfant déjà, il lisait tout. Non pas ces contes où les ogres mangent les enfants, non, l'ogre, c'était lui, qui dévorait des livres, littéralement bibliophage, comme affligé d'une fringale de savoir. Aujourd'hui encore, on retrouve dans son oeuvre cet appétit sans limites : 90 livres, 2000 articles, 350 entretiens. A vous donner le vertige. *Homo universalis*, lointain descendant de Pic de la Mirandole, qui abrite en lui non pas seulement un homme de la Renaissance mais encore un encyclopédiste du XVIII<sup>e</sup> siècle (même s'il en récuse la philosophie). De quoi faire dix à vingt spécialistes dans des domaines aussi variés que l'éthologie, les sciences de la vie, le cinéma, la psychologie comportementale, l'histoire des religions, la sociologie, la philologie, la programmation neurolinguistique.

Mais il a choisi l'histoire des idées et la philosophie politique, dont il est un peu le Carl von Linné, l'homme qui a jeté les bases de la nomenclature du vivant. Il répertorie tout, archive avec soin les revues savantes du monde entier, collectionne les éditions originales, dresse d'interminables bibliographies. Boulimie et encyclopédisme. *Vu de droite, Anthologie critique des idées contemporaines* (1977), couronné par l'Académie française, est à cet égard caractéristique de sa manière, prodigieux catalogue des savoirs. Ou encore cette somme doctrinale impressionnante, *Critiques-Théoriques* (2002). Il s'agit d'ordonner le monde. Classifier, c'est clarifier.

Très tôt, il a éprouvé la nécessité d'être « intellectuellement structuré », en soumettant l'héritage qu'il a reçu à une critique raisonnée. Son modèle en la matière reste Georges Sorel, qui expliquait dans ses *Réflexions sur la violence*, livre de chevet de Lénine et de Mussolini, avoir passé vingt ans de sa vie à désapprendre tout ce qu'on lui avait inculqué, à partir de quoi il a pu (re)penser le monde à nouveaux frais.

Ainsi d'Alain de Benoist, « homme du sed contra », comme l'appelait son ami, l'écrivain catholique Jean-Marie Paupert, celui qui pense à contre-courant et qui remet les Idées à l'endroit, pour reprendre le titre de l'un de ses livres les plus mordants (1979). « J'ai voulu, écrit-il, définir et proposer une conception du monde alternative de celle qui domine actuellement, et qui soit en même temps adaptée au moment historique que nous vivons. »

A ce grand dessein, il a consacré un demi-siècle d'une vie réglée comme celle d'Emmanuel Kant. Tout l'éloigne du philosophe de Königsberg mais, comme lui, il s'installe à sa table de travail chaque matin à 8 heures, vêtu de son inusable gilet, avec, pour uniques excitants, la nicotine et la caféine, redevenant visible le soir seulement pour les amis. Le reste du temps, c'est un stakhanoviste forcené au visage marqué par les nuits de veille, dont le travail n'est perturbé que par le va-et-vient de ses chats.

En proie au doute, il est enchaîné à son bureau comme Sisyphe à son rocher. A quoi bon imaginer Sisyphe heureux ? Ni heureux, ni malheureux, mais perpétuellement insatisfait. En vérité, Alain de Benoist se situe sur un autre plan, par-delà pessimisme et optimisme, dans un ailleurs jusque-là inexploré, jamais où on l'attend, finalement inclassable, lui qui aime tant classer. « Un Martien en exil », dit-il de lui, reprenant à son compte la formule de l'écrivain Pierre Gripari. Martien parmi les hommes de son temps, Martien à droite, à gauche, chez les intellectuels, lui qui, au demeurant, « est peut-être l'intellectuel européen le plus "typique" des quarante dernières années », au dire de Costanzo Preve, l'une des grandes figures de la gauche italienne.

Un homme hors norme, monstrueux, si l'on veut, mais ni plus ni moins que le jeune Pascal. Comparaison étrange, diront certains, appliquée à l'auteur de *Comment peut-on être païen ?* (1981). Peut-être parce qu'ils n'ont pas lu *Mémoire vive*, son dernier livre d'entretiens, à mi-chemin de l'autobiographie et du bilan philosophique, ce qu'on appelle en allemand un « chemin de pensée » et qui se lit comme un fascinant *Bildungsroman* philosophique, un roman d'apprentissage, tant la précocité de l'enfant l'apparente à quelque créature surhumaine ou mythologique. Mais on comprend vite que la « monstruosité » est la condition de l'oeuvre, le préalable indispensable au défi qu'il s'est lancé : épuiser le réel. Il y a quelque chose de titanique dans cette aventure.

Tout lire, tout voir, tout décrire. Et tout sacrifier au projet d'une vie. Ayant calculé que l'on passe quinze minutes par jour à se raser, soit quatre-vingt-dix heures par an, il s'est laissé pousser la barbe pour ralentir l'inexorable écoulement du temps. De même a-t-il supprimé le petit-déjeuner il y a trente ans, le déjeuner il y a vingt ans, trop chronophages. Chronos, le seul adversaire contre lequel il ait lutté, dressant entre lui et la mort une montagne de livres.

Alors, pourquoi un tel homme, dont tout indique qu'il n'a pas d'équivalent dans l'histoire récente, reste-t-il si mal connu, en France à tout le moins, car pour ce qui est de l'étranger, il est l'un de nos auteurs les plus traduits et les plus étudiés ? Pour tout dire, il y a un mystère Alain de Benoist. Cela fait des années qu'on lui fait un procès en sorcellerie, à la fois surréaliste et désespérant, lui reprochant pêle-mêle d'être rouge-brun, nostalgique de la Grande Allemagne, néofasciste, archéofuturiste, luciférien, libertin, moitié Barbe-Bleue moitié bête immonde.

Que répondre à cela ? Le dossier n'est certes pas vide (un engagement de jeunesse à l'extrême droite), mais il y a prescription depuis si longtemps. Rien à faire. Intellectuel, vos papiers ! Comme monsieur K. dans le Procès de Kafka, il doit répondre à des accusations d'autant plus fantaisistes qu'elles sont fantastiques, ou l'inverse. A tous les coups, on le prend pour quelqu'un d'autre, comme dans une pièce de boulevard : un disciple de Maurras ou un épigone de Gobineau, victime d'un quiproquo idéologique, alors qu'il a congédié la droite voilà plus de trente ans, sans pour autant épouser la gauche. Le titre du livre de Jean-Paul Besset résume assez bien son itinéraire : Comment ne plus être progressiste... sans devenir réactionnaire ? Il suffit d'en renverser les termes.

Mais on préfère condamner en lui quelqu'un ou quelque chose qu'il n'est pas, sans se donner la peine de consulter les pièces du dossier, ses livres. Tant qu'à faire, autant commencer par le dernier, *Mémoire vive*, qui comporte maintes pages magnifiques, dont une ébouriffante typologie de la droite et de la gauche – sûrement ce que l'on a écrit de plus profond sur le sujet. Un livre d'autant plus bouleversant qu'il est tout en retenue. Ni trop, ni pas assez. Si les goûts de l'auteur le portent vers les romantiques allemands, la netteté du trait, la rigoureuse précision, la pudeur d'expression le rangent du côté de l'école classique française. C'est la première fois qu'il se livre ainsi, appartenant à cette race d'hommes pour qui le biographique doit s'effacer devant le bibliographique. Mais il ne fallait pas moins qu'une confession intellectuelle pour clore le faux procès qu'on lui fait.

Venons-en aux faits, comme disent les policiers et les magistrats. Né en 1943, Alain de Benoist est entré en politique un peu comme Bardamu, le héros du *Voyage au bout de la nuit*, est parti à la guerre, à la suite d'une erreur d'orientation et des hasards de la géographie, même s'il y mettra par la suite plus d'entrain que le personnage de Céline. Toujours est-il qu'il s'est retrouvé à dix-sept ans, lui qui était jusque-là dépolitisé, enrôlé dans les rangs de la droite radicale. On a peine, aujourd'hui, à imaginer ce qu'était un militant en ce temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître. Militer, c'était comme entrer en religion. Celle d'Alain de Benoist était dispensée par la Fédération des étudiants nationalistes (FEN), vitrine légale du mouvement Jeune Nation, dissout en 1958, et *Europe Action*, mouvement et revue éponyme animés par Dominique Venner. Le militantisme conduit à tout, à la condition d'en sortir. Ce qui ne manqua pas d'arriver au jeune homme qui va se retrouver, à l'âge de vingt-trois ans, en rupture avec l'extrême droite et l'activisme politique, une nouvelle vie s'ouvrant à lui où les questions prendront le pas sur les réponses. Du militantisme, cependant, il conservera une ascèse et une discipline de travail. *Nulla dies sine linea*, pas de jour sans une ligne. Plus que jamais engagé, mais dans le combat culturel, point de départ d'une nouvelle aventure passée à la postérité sous l'étiquette facile et réductrice (comme toutes les étiquettes) de Nouvelle Droite (ND). En février 1968, paraît le premier numéro de la revue doctrinale *Nouvelle Ecole*. Dans la foulée, est créé le Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne (GRECE), navire amiral de la ND, suivi de la revue *Éléments*, longtemps dirigée par ses complices de toujours, Jean-Claude Valla et Michel Marmin.

Dans ces années-là, Alain de Benoist professait un « gramscisme de droite », en référence à Antonio Gramsci, philosophe marxiste italien mort en 1937, à qui l'on doit la théorie du « pouvoir culturel » comme prélude à la prise de pouvoir politique. C'est Louis Pauwels qui donnera à la ND les moyens d'exercer ce magistère des idées en lui confiant le soin d'orienter la ligne éditoriale du *Figaro-Dimanche*, qu'il venait de lancer (1977), bientôt transformé en *Figaro Magazine*. Alain de Benoist y animera les pages culturelles, initiant les lecteurs à la pensée de Carl Schmitt, de Nietzsche et de Cioran. Le succès sera immense, tant et si bien que le *Figaro Magazine* portera sa diffusion à 850 000 exemplaires, un public sans commune mesure avec les habituels lecteurs des publications de la ND. C'était trop. La polémique déclenchée contre elle, durant l'été 1979, sera comme une tempête qui finira par l'emporter, une sorte de déferlement médiatique disproportionné. Ebranlée, elle en sortira métamorphosée.

Au départ, Alain de Benoist concevait le GRECE « comme une sorte de synthèse de l'école de Francfort, de l'Action française et du CNRS ». Vaste programme. Mais d'emblée, le ton est donné, la ND sera un laboratoire d'idées. On y explorera systématiquement le paysage idéologique, d'abord « vu de droite », puis au fil des ans, le regard se décentrera, s'excentrera, se dénationalisera. Des pistes nouvelles seront ouvertes, des terres inconnues

défrichées. Ainsi la ND passera-t-elle du scientisme à la critique du progrès, des modèles inégalitaires aux communautés organiques, de la sociobiologie au paradigme du don, s'affirmant de plus en plus antiproductiviste, anticapitaliste et résolument écologique, comme en témoigne *Demain, la décroissance ! Penser l'écologie jusqu'au bout*, d'Alain de Benoist (2007).

A partir du milieu des années 1980, ces thèmes domineront la production éditoriale du GRECE et de la revue que son principal animateur vient de lancer, *Krisis* (1988), le tout associé à la critique de la mondialisation marchande et de l'homogénéisation du monde, dont l'essai au titre délibérément provocateur *Europe, tiers monde, même combat* (1986), porte trace. C'est sûrement dans l'œuvre d'Alain de Benoist que l'on trouve la plus vigoureuse critique de l'universalisme occidental (*Au-delà des droits de l'homme*, 2004). Le procès de l'individualisme en est le fil d'Ariane, qui nous guide au travers du labyrinthe, ce labyrinthe (autre figure borgésienne) devenu l'emblème du GRECE.

On lui a beaucoup reproché d'avoir changé (ou mis opportunément en scène l'évolution de sa pensée). C'est absurde. Il a mûri, tandis que le monde environnant se métamorphosait au gré des révolutions technologiques, de l'évolution des mentalités et des nouvelles conditions politicohistoriques. Il y a dans toute grande pensée des éléments de continuité et de rupture. Celle d'Alain de Benoist n'y échappe pas. Le risque, pour tout penseur, c'est de devenir rapidement son propre censeur, campant sur des positions acquises, gardien intransigeant du dogme. Rien de tel ici. Nulle « trahison des clercs », eût pu dire Julien Benda. Partout, un même souci d'objectivité et de cohérence.

« Infatigable initiateur de rencontres paradoxales (eu égard aux orthodoxies établies) », d'après Pierre-André Taguieff, Alain de Benoist avoue, depuis trente ans, ne plus se reconnaître dans aucune famille politique de droite.

Etre de droite ou de gauche, c'est pour lui professer une forme d'hémiplégie morale, comme l'écrivait le philosophe espagnol Ortega y Gasset. C'est pourquoi l'on ne peut que donner tort au grand historien des droites, René Rémond, quand il se demandait : « Alain de Benoist ne serait-il pas le Charles Maurras de sa génération ? » Trop de choses séparent le premier du second. On ne trouve pas chez lui cette surdité au monde qui a enfermé le maître de Martigues dans « la France seule » et le « politique d'abord ».

Pour autant, comme l'Action française, la ND frappe par sa longévité. Avec, en son centre, Alain de Benoist dont l'isolement a finalement contribué à asseoir l'originalité, auteur d'une œuvre fleuve et alluvionnaire – lui même ne dit-il pas qu'il est en aval ? –, nourrie d'innombrables affluents et de multiples sources.

Les pensées desséchées et les philosophies stérilisantes ne manquent pas. Alain de Benoist est tout le contraire. Le penseur se double chez lui d'un passeur, éveilleur des consciences, qui vous accueille les bras grands ouverts, un large sourire aux lèvres, fraternellement, en seigneur, espèce guère protégée, quoique en voie d'extinction. Du seigneur il a l'élégance morale, la qualité d'âme, la hauteur rafraîchissante, l'humanité discrète, la liberté souveraine. Jamais il ne vous fait sentir sa supériorité intellectuelle – c'est le propre des grands. On a parfois honte pour ses détracteurs qui s'en tiennent à la rumeur publique, par commodité ou par lâcheté, et ne daignent pas aller voir d'un peu plus près cette sidérante mécanique intellectuelle, à laquelle il manquait un visage, lacune qu'est venue combler *Mémoire vive*, portrait du philosophe par lui-même, qui vaut toutes les autobiographies.

**François-Laurent Balssa**

*Mémoire vive*, entretiens avec François Bousquet d'Alain de Benoist, éditions de Fallois, 336 pages, 22 €.